

—Ah ! mon Dieu ! monsieur Pierre, vous allez gâter votre belle blouse de mérinos ! voulez-vous que je vous prête un tablier ?

—Commencez par raccommoder le vôtre, barbare, répondit encore Antoine.

La petite fille regarda son tablier qui avait effectivement un accroc, et se retira confuse.

Dans ce moment les deux apprentis quittèrent la rue Sainte-Avoie, et Pierre se réjouissait d'échapper à de nouvelles moqueries, lorsqu'il alla heurter un gamin qui s'amusait à dessiner sur le mur. Le gamin se détourna, et voyant à l'habit et à la tournure de Rouvière, qu'il avait affaire à un *monstieur*, il le repoussa rudement et leva la main pour le frapper.

—Doucement, doucement, moutard, dit Antoine en se plaçant entre eux ; il paraît que tu aimes à épousseter les draps fins . . . mais nous sommes là.

Le gamin, jugeant à la tournure et à l'assurance de l'apprenti qu'il n'y aurait pour lui que des coups à gagner, s'éloigna en murmurant quelques injures. Pierre s'arrêta pour se reposer.

Vous êtes bien heureux, dit-il à son compagnon, de pouvoir ainsi répondre à tout le monde.

Faut-il pas se laisser manger la laine sur le dos ? comme dit ma grand'mère. Dieu n'a pas mis pour rien une langue et des poings à notre disposition. Je travaille de mon mieux, je fais ce que je dois ; mais je ne me laisse malmenier par personne, et voila ! . . . *Enlevez*, monsieur Pierre, car le bourgeois nous a dit de nous presser.

Malgré les conseils et l'exemple d'Antoine, Rouvière prit peu de goût aux travaux de l'atelier, et son oncle reçut fréquemment des plaintes sur sa négligence ou son incapacité. Le quincaillier finit par s'irriter : il maltraita l'enfant, qui en ressentit plus de haine contre l'état qu'on voulait le forcer à apprendre. L'oncle renouvela ses corrections, et le neveu redoubla de négligence.

Tous deux usaient ainsi infructueusement leurs forces. Pierre, persuadé que l'on violentait ses inclinations, mettait à résister plus de volonté qu'il n'en eût fallu pour réussir dans ce qui lui était demandé. Il croyait peut-être sincèrement n'avoir de répugnance que pour la profession qu'on lui avait choisie, tandis que c'était le travail même qui le repoussait. L'inutilité de sa première enfance avait préparé l'inutilité de toute sa vie. Ce devait être toujours *monsieur Pierre*, c'est-à-dire l'homme amoureux de l'habit et du chapeau rond, qu'il regardait comme la livrée des oisifs ; car, n'apercevant que les apparences, Pierre prenait pour de l'oisiveté le travail caché des classes plus élevées, et il croyait inoccupées les mains qu'il voyait blanches ou gantées.

Ainsi, le dégoût de sa condition l'avait pris, non parce qu'il s'était senti apte à en essayer une autre, mais parce que sa paresse attendait quelque bénéfice de ce changement. S'il haïssait le

travail du corps, ce n'était point par préférence pour celui de la pensée qu'il ne connaissait point. Ce qu'il eût voulu, c'était une profession sans fatigue, sans étude, sans esclavage, une profession, en un mot, qui n'en fût point une.

Cette nature qui participe à la fois de la vanité et de la nonchalance, et qui est malheureusement trop commune, devait naturellement empêcher tous les progrès de Rouvière dans le métier qu'on lui avait imposé. Aussi demeura-t-il deux années chez son patron sans tirer aucun fruit de son apprentissage. Il supporta d'abord avec embarras les reproches qui lui étaient adressés, puis il n'y prit plus garde ; il finit même par se glorifier de sa mauvaise volonté comme d'une honorable résistance ; imitant en cela tous les hommes, il chercha un manteau honnête pour couvrir son vice, et présenta son inaptitude pour la menuiserie comme la preuve d'une capacité plus élevée ; il déclara que ses goûts étaient violentés, et se posa noblement en martyr.

Mais son embarras fut extrême le jour où son oncle, lassé de combattre, lui demanda de choisir lui-même l'état qu'il désirait. Pierre ne pouvait décemment répondre qu'il n'en désirait aucun, et à tout hasard il répondit qu'il voulait être orfèvre. Peut-être fut-il déterminé dans ce choix par l'apparence d'un travail moins rude, et par l'espérance d'une vie moins *ouvrière*. Devenir de menuisier orfèvre, c'était en effet monter un échelon et se rapprocher davantage de cette aristocratie sociale vers laquelle *monsieur Pierre* tendait de tout son pouvoir.

Rouvière fut bientôt desenchanté en voyant que la nouvelle profession qu'il avait choisie demandait autant d'efforts et plus d'attention que celle qu'il quittait. Il s'aperçut alors pour la première fois que la fatigue d'un état n'est point en raison du bruit et du mouvement, et que là où elle se cache, elle est souvent plus réelle qu'ailleurs. Mais cette remarque forcée ne le rendit point plus sage. L'expérience ne profite qu'à ceux qui veulent la consulter, et l'on peut dire, en modifiant un proverbe connu, que *les plus aveugles sont ceux qui ne veulent point voir*.

Rouvière réussit à se persuader que si le métier d'orfèvre lui plaisait aussi peu que celui de menuisier, ce n'était point de sa faute, mais parce qu'il s'était trompé dans son choix.

Un jour qu'il revenait d'une course assez longue faite pour le magasin, il rencontra Antoine, qui, quoiqu'à peine sorti de l'enfance, était déjà un ouvrier adroit et intelligent. Tous deux s'étaient perdus de vue depuis long-temps ; ils s'arrêtèrent pour causer, et les questions ne furent point épargnées.

—Eh bien ! demanda Antoine, es-tu content de l'orfèvrerie ?

—Pas trop, le métier est difficile ; il y a toujours